

ANNE ROSENCHER

Un chagrin français

« Populisme »,
« progressisme », « vivre-ensemble »
Ces mots qui nous enferment



Un chagrin français

Anne Rosencher

Un chagrin français

« Populisme », « progressisme »,
« vivre-ensemble »
Ces mots qui nous enferment

L  Éditions de
Observatoire

ISBN : 979-10-329-2265-1
Dépôt légal : 2022, janvier
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2022
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À mes parents.

Prologue

Permetts que je te présente. Tu t'appelles Henri. Tu es né Haïm, le 27 mars 1915 à Varsovie, et quand, cinq ans plus tard, ta famille t'a enregistré à l'état civil français, tu es devenu Henri. Fuyant les pogroms anti-sémites de Pologne, tes parents avaient choisi la patrie de Zola. « Ceux qui rêvaient de faire fortune sont allés aux États-Unis, et les épris de justice, en France », répétait ton père, tricoteur-bonnetier de son état. Assimilé en moins de temps qu'il n'en faut pour épeler « capitaine Dreyfus », tu as brûlé les vaisseaux de ta langue maternelle pour t'amarrer avec ferveur aux hémistiches de La Fontaine. Quand, en juin 1940, Pétain a capitulé, tu étais jeune étudiant en médecine. Tu n'as pas attendu une semaine avant de chercher à joindre de Gaulle. 1940-1945 : résistant ; capturé ; évadé ; blessé ; couturé ; capturé ; torturé ; déporté ; libéré.

Un chagrin français

Pendant cinq ans, tu as combattu en Français pour découvrir, à ton retour, que tous les membres de ta famille avaient été exterminés en Juifs. Ton père, ta mère, ton frère sourd-muet, ta belle-sœur sourde-muette, et tes deux bébés nièces. Et malgré la cendre des morts, tu es revenu « faire souche », comme tu disais. Tu es revenu faire souche en France. Tu aurais pu garder ton nom de résistant, Georges Breuillot ; tu as choisi de reprendre cet « Henri Rosencher » qui n'était plus le « Haïm Rosencher » de ta naissance, mais pas non plus l'effacement des origines que d'autres, plus prudents, ont recherché après la guerre. « J'ai choisi de garder mes racines, as-tu écrit. J'ai choisi le camp des victimes. J'ai gardé mon nom. C'est ma fierté. » À tes enfants, Ève, Lise, et Emmanuel, mon père, tu as transmis une identité indiscutée, indiscutable, les racines originelles rempotées se mêlant inextricablement, et malgré les fantômes d'Auschwitz, à un amour profond de la France. « Juifs de la République ». Comme si de rien n'était, ou presque. Quelle force supérieure permet une telle vie, de tels choix, une telle transmission ? Je ne sais pas. En tout cas : voilà où nous étions, Henri, quand tu es mort, vieux et « vengé », disais-tu, en 2002.

Prologue

Depuis, les choses ont changé et je ne sais pas par où commencer. D'abord, peut-être, par le séminal. Le modèle que tu chérissais tant et que tu nous avais appris à chérir à notre tour périclité. L'universalisme républicain, puisque c'est de lui qu'il s'agit, se fissure de toutes parts, accusé de n'être qu'un paravent à la perpétuation des inégalités. Son refus par principe de distinguer les citoyens entre eux, son mépris envers les étiquettes raciales et les « appellations d'origine contrôlée » sont taxés de déni, voire de manœuvre conservatrice, pour justifier le statu quo des « privilégiés », c'est-à-dire des Blancs. Le ciment si particulier de la République – « notre royaume de France », précisait Péguy – s'effrite. Alors la tribu refait surface.

De plus en plus, l'étiquette s'impose. Chacun revendique ses origines, sa couleur, sa religion, son genre, sa culture. Ou y est renvoyé, malgré lui.

Cela ne t'étonnera pas : la plupart des Français juifs – en tout cas, ceux que je connais – ne voient pas cela d'un très bon œil. Peut-être savent-ils inconsciemment à quel point l'universalisme républicain protège de la condition minoritaire. Et peut-être savent-ils, de façon atavique, que la condition minoritaire est

Un chagrin français

dangereuse. Mais les voilà renvoyés au statut de « communauté », donc. « L'émotion de la communauté juive est grande », comme on dit dans le jargon du siècle... Ils ont, certes, de quoi s'émouvoir, les Français juifs, visés qu'ils sont par un antisémitisme meurtrier à nouveau. Onze morts ces quinze dernières années, ça n'est pas rien. Onze morts, tués, cette fois, par les effets d'une idéologie virulente, une idéologie importée nommée « islamisme » et qui nourrit en son sein la haine des Juifs partout où elle sévit. La plus grande partie des Français et, parmi eux, beaucoup de Français musulmans savent que ce danger, cette perversion politique de la religion, nous menace tous. Mais par impuissance ou par peur, ou par inconscience, ou par égoïsme, nous échouons collectivement à la faire régresser.

Plus jeune, quand on me demandait ce que je pensais « en tant que Juive » des outrances d'Ariel Sharon ou des ressorts du conflit israélo-palestinien, le rouge de la colère me montait aux joues : ça n'était pas mon histoire. Pourquoi m'y relier ? Qu'avais-je à commenter, moi, la politique des chefs d'un État dont j'ignorais tout ? Qu'avais-je à me prononcer sur les mœurs d'une nation fondée sur une religion – ce qui, en tant que Française laïque,

Prologue

n'est pas mon genre de beauté ? Je ressentais ces questions comme une façon de me distinguer de la communauté nationale, voire de me « dénationaliser ». La religion est une affaire privée et la France, ma seule patrie. J'ai tété à la mamelle de ses montagnes vertes, appris dans l'une de ses petites écoles de province, chanté sa claire fontaine, récité son dormeur du val. Les intonations de sa langue sont pour moi comme la voix d'une mère, et partout ailleurs où se posent mes pieds, je suis une étrangère.

C'est pourquoi je me suis longtemps sentie indifférente aux querelles autour d'Israël. À vrai dire, je ne comprenais pas qu'on me pose à moi la question de son existence. J'ai changé. Je ne connais pas beaucoup plus Israël qu'alors, mais désormais son existence m'importe. L'idée qu'il puisse y avoir un endroit sur terre où les Juifs n'ont plus à dépendre de la bienveillance de la majorité ne m'apparaît pas optionnelle. Quand j'entends, encore ce mois de mai 2021, le slogan « *Khaybar, Khaybar, Ya ya'ud, jaysh Muhamad sawfa ya'ud* » (« Khaybar, Khaybar, ô Juifs, l'armée de Mahomet reviendra ») scandé dans les rues de Berlin, de Londres ou de Paris, comme autant de promesses de violence, je me demande par quel aveuglement une telle chose est devenue possible sous notre ciel

Un chagrin français

d'Europe et dans nos rues de France. Quand je vois une partie de la gauche ergoter, fermer les yeux, faire savoir à grands cris qu'elle trouve l'antisémitisme irrespirable quand il vient de l'extrême droite (car il y existe encore), mais chipoter quand il s'affiche, ouvertement, chez les islamistes et leurs bienveillants compagnons, je me dis : heureusement qu'Israël existe. Au cas où. Un jour. Pour mes enfants.

Je ne me raconte pas de salades, Henri. Nous ne sommes pas dans la France de 1939. Les maux d'aujourd'hui ne sont pas les maux d'hier, et crois bien que je défie souvent mes craintes : je les malmène. Je me provoque moi-même : ne suis-je pas en train de céder à la posture de la victime potentielle ? Ne suis-je pas un peu paranoïaque ? Grandiloquente ? Mais rien n'y fait, ma peur est sincère, et c'est la pire des peurs : la peur d'une mère. Je ne crois pas la France antisémite, mais le silence qui entoure cette dégradation rapide me glace. Je n'y vois pas la complicité générale de la population, pas du tout. Mais les protestations sans lendemain, l'engourdissement, le relativisme, le « chacun ses soucis », le « qu'y peut-on ? » m'effraient. Tout cela produit comme un glissement. On n'en croit pas ses oreilles. Le bruit est léger, mais il est continu.

Prologue

La France n'est pas antisémite, mais beaucoup de ses Juifs font leurs valises. Ils quittent les « cités », où ils ne sont plus en sécurité. Voire : ils quittent leur pays. Cinquante-cinq mille auraient rejoint Israël entre 2000 et 2017, d'après les pointages de l'historien Marc Knobel. Combien sont-ils partis ailleurs ? Et ceux qui restent ne sont pas forcément tranquilles. Certains, les plus aisés, ont acheté un appartement à Tel-Aviv, au cas où. D'autres ont mis leurs enfants à l'hébreu, au cas où. Je suis déroutée. Je n'ai pas d'Israël. C'est ainsi dans la famille. C'est ce que je pense en tant que citoyenne, en tant que fille, et que petite-fille. Mais en tant que mère, je ressens comme le devoir du pessimisme. À partir de combien de morts, de combien d'agressions, de combien de slogans décide-t-on que « ça craint » vraiment, Henri ? J'ai découvert, plusieurs années après ta mort, cette mise en garde inquiète dans la préface de ton livre : « N'oublie jamais, car il en va de ta vie, m'as-tu écrit alors que j'étais une enfant. Ne l'oublie pas même dans les jours les plus heureux, les plus exaltants. Si mon expérience et celle de tous mes frères persécutés, massacrés, ne te servent pas d'avertissement, alors toi et ta descendance, vous êtes

Un chagrin français

en danger de disparaître comme ma famille a disparu, sans personne pour vous aider¹. »

J'ai honte, Henri, mais parfois je me demande ; les Français juifs ont-ils encore un avenir dans leur pays ? J'ai honte de poser la question. Je connais par cœur les mots de Marc Bloch, qui sont pour moi un Notre Père séculier : « La France, enfin, dont certains conspireraient volontiers à m'expulser aujourd'hui et peut-être (qui sait) y réussiront, demeurera, quoi qu'il arrive, la patrie dont je ne saurais déraciner mon cœur. J'y suis né, j'ai bu aux sources de sa culture, j'ai fait mien son passé, je ne respire bien que sous son ciel, et je me suis efforcé, à mon tour, de la défendre de mon mieux². » Je voudrais, moi aussi, la défendre de mon mieux. Mais qu'est-ce que cela signifie au juste ? Comment ? Et avec qui ? Où est la « garde prétorienne de la liberté³ » ? Je cherche. Je ne vois pas. Et cette impasse est un crève-cœur.

1. Dans l'avant-propos de la première édition (autoéditée) de *Le Sel, la Cendre et la Flamme*, de Henri Rosencher (1985).

2. Marc Bloch, *L'Étrange Défaite. Témoignage écrit en 1940*, Société des Éditions « Franc-Tireur », 1946.

3. La formule est du résistant Daniel Cordier.

Prologue

Je ne suis pas obnubilée. L'antisémitisme est un point névralgique de craintes intimes, mais il est loin d'être le seul mal qui ronge le pays, le seul ressort qui me pousse à écrire. À la racine de beaucoup de nos défaites, je crois, est la disparition progressive du « commun ». Dans tous les domaines, le repli sur la sphère privée et l'individualisme forcené étouffent peu à peu l'esprit public. Chacun se bricole une identité, une « tribu », un mode de vie, un credo, dans une bulle hallucinatoire alimentée en flux continu par la télé, la publicité, Netflix et les réseaux sociaux.

Cette civilisation de l'égoïsme fait tomber, un à un, les ponts qui relient entre eux les citoyens aux destins différents, et qui constituent l'architecture intime de la Nation. En haut, en bas, sur les côtés... Le temps collectif n'existe plus. L'espace commun, encore moins. L'intérêt général fait de plus en plus figure de folklore obsolète, dont on ne fait même plus semblant de respecter les rites en se déplaçant aux urnes. Le bruit sourd du « rien à cirer » gronde et s'amplifie, superficiellement masqué par le tam-tam de nos détestations éparses – luttes « raciales », guerre des sexes – dont on fait des bandeaux clignotants dans les talk-shows, et des *trending topics* sur Twitter.

Un chagrin français

La « chose publique » – au sens premier : la *res publica* – ploie sous le double assaut de l'indifférence générale et des luttes catégorielles de minorités vindicatives. La responsabilité des politiques, et des élites en général, depuis des décennies, est grande. Mais ils ne sont pas responsables de tout : dans la « France d'en bas » non plus, il n'y a plus vraiment de commun. Il y a même de moins en moins, au reste, de « décence commune ».

On dira que je suis défaitiste. Au contraire. Je sonne l'alarme. Et je persiste dans mon amour pour cette « mère douloureuse » qu'est la France, dans la foi en son projet singulier, en ses principes universels, dont nous, Français, ne sommes pas toujours à la hauteur. C'est mon chagrin. Notre chagrin. Un chagrin français.

Mais je ne me résigne pas.

Introduction

Les trois erreurs

Le rôle de l'éditorialiste est, dit-on, d'écrire le brouillon de l'histoire. C'est une mission importante, dont on ne saurait être jamais tout à fait à la hauteur, et qui impose un état de doute permanent. Scruter la nation et la société pour tenter d'en déceler les mécanismes, les changements et les élans, c'est s'exposer au vertige de la déploration. C'est aussi, aujourd'hui, plonger dans un magma de mots, d'expressions toutes faites, d'éléments de langage éphémères ou durables, qui tournent en boucle dans les médias de la « société bavarde¹ » et forment une bulle lexicale dont on ressort sonnés, mais rarement instruits. En plus de désorienter, ces mots, parfois, « mésoorientent » : ils nous envoient dans des impasses de la pensée, empêchent

1. L'expression est du sociologue et historien Jean-Pierre Le Goff.

Un chagrin français

l'émergence d'un diagnostic collectif et, par là même, nous paralysent. Les identifier, les ausculter, tenter de comprendre quels biais ils font passer en contrebande est devenu, je crois, un exercice indispensable. Je me suis concentrée, dans ce livre, sur trois de ces expressions, qui m'apparaissent résumer trois de nos fausses routes les plus patentes : « populisme », « progressisme » et « vivre-ensemble ».

Le « populisme », d'abord, dont notre conversation publique ne semble plus pouvoir se passer, sclérose le débat à force d'être utilisé à tort et surtout de travers : à la fois imprécis et insultant, il est devenu le symbole de la disqualification de l'autre et de la paresse de penser. Le « progressisme », ensuite, dans son acception actuelle, n'a plus grand-chose à voir avec le progrès : luttes en « non-mixité », dénonciation du « racisme systémique », de la « masculinité toxique » ou du « privilège blanc »... Ces vieilles lunes de l'université française « repackagées » par le *soft power* américain en « nouvelles luttes sociétales » s'attirent la sympathie militante de tous ceux qui pensent – en se trompant – que le neuf est assurément le mieux. Enfin, le « vivre-ensemble » symbolise peut-être

Table des matières

<i>Introduction.</i> Les trois erreurs.....	19
---	----

« POPULISME »

Prière pour les vaincus.....	29
Comme on nous parle	35
Qui veut encore la démocratie ?	
Le cas du Brexit.....	41
Les élites libérales doivent se réinventer.....	47
La faillite méritocratique, ou la vaste blague de « la réussite pour tous »	51
Le revenu universel, ou l'ultime trahison de la gauche.....	57
Recherche « décence ordinaire » désespérément	63

Un chagrin français

« PROGRESSISME »

Les déconvenues du Pr Gilles Freyer	73
Les artistes ne sont pas les petits soldats du progrès	79
L'homme est une sœur comme les autres	83
Les kidnappeurs du progressisme	89
Sur les sujets qui fâchent, le dangereux silence des citoyens.....	95

« VIVRE-ENSEMBLE »

Légion étrangère : la France en son plus beau miroir.....	107
Un voile sur l'assimilation	111
Malgré la peur, résister.....	115
La mort solitaire de Sarah Halimi.....	121
Chère Mila,.....	127
<i>Remerciements</i>	131